

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jacques DARBELLAY

Pages de journal

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1977, tome 73, p. 224-228

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Pages de Journal *

24 janvier 1974.

Lise, six ans, vient de découvrir que nous, ses parents, avons été petits aussi. Le monde n'a donc pas commencé avec elle. Pourtant elle voit toutes les semaines ses deux grand-mamans, mais, si elle sait qu'elles sont nos mères, elle n'imaginait pas que nous ayons été petits.

On ne se fait pas une idée de la vision du monde d'un enfant. Il est bien rare que l'on prenne le temps de lui expliquer ce qui nous semble aller de soi et qu'il doit découvrir peu à peu. Pour l'essentiel, il s'en tire, guidé par sa curiosité, son intuition, son sens de l'observation. Il reste toutefois des domaines où cette manière empirique de découvrir la vérité du monde extérieur égare l'enfant, le laisse dans l'incertitude, dans l'inquiétude même. Répondre au bon moment aux questions de l'enfant, l'amener à s'en poser si sa curiosité sommeille, construire autour de lui un univers à sa mesure, mais solide, sécurisant, c'est préparer une adolescence sereine et une maturité équilibrée.

19 février 1974.

La confession du charbonnier, du mondain, de la concierge, du politique, de la religieuse. Ce monologue murmuré contre la grille du confessionnal. Point de masque ici. La vérité sans fard, l'aveu indicible qu'on se refuse à soi-même dans le plein éclat du jour, livré là, dans le noir, à l'oreille d'un homme qui n'a pas le droit de se souvenir.

Dualité de la nature humaine : un visage en pleine lumière pour ce vaste marché de dupes qu'est le monde, un autre visage enfoui dans

* Nous remercions M. Jacques Darbellay de nous avoir communiqué ces extraits de son dernier ouvrage, *Du sable dans les doigts*.

les mains, dans le secret d'un édicule obscur, pour une minute de vérité. Cette vérité, le psychologue le plus subtil, le romancier le mieux exercé à suivre les méandres de l'âme, l'observateur le plus attentif du visage humain, ne sauraient l'atteindre dans son mystère. Ils peuvent seulement espérer s'en approcher. Mais là, tout contre la grille, l'homme avoue qu'il n'est pas ce qu'on le croit, ce qu'il essaie de paraître. Il se met un instant à sa juste place, la dernière, avec le fils prodigue, Madeleine la pécheresse, la samaritaine du puits, la femme adultère, les vieillards qui convoitent puis calomnient Suzanne.

Grand geste de s'avouer petit, mais comment alors, dès la porte repoussée ou le rideau tiré, reprendre sans honte le visage de tous les jours à l'usage du monde ? Comment continuer à juger les autres, à jouer la comédie de la dignité et, comble d'hypocrisie, à se duper soi-même ? Je comprends qu'on se scandalise, hors de l'Eglise, de cette imposture.

Le chrétien, s'il n'est pas un saint, n'est qu'un tartufe. Entre les deux, il n'y a point de chemin, ni de porte étroite, mais un gouffre qu'il faut franchir d'un seul bond.

26 février 1974.

Le miroir est à la coquette ce que le courtisan est au prince, le supporter inconditionnel au politique. Il y a connivence entre le miroir et la femme. Elle ne le consulte pas, elle le sollicite. Il se prête au jeu et répète sans broncher les moindres confidences qu'elle lui fait. Il ne sait pas mentir ? Qu'à cela ne tienne ; elle le lui apprendra : sourire chiqué, buste redressé, ventre retenu, pirouette sur un talon, coup de tête princier pour animer une chevelure publicitaire, œillade en coulisse pour surprendre à la dérobée la ligne du profil presque insaisissable pour soi et livrée à l'indiscrétion d'autrui. Le miroir emboîte le pas, docile, sensible aux volontés de sa maîtresse qui se donne assez de mal, il est vrai, réduisant par-ci, rajoutant par-là, pour être comprise d'un confident si dévoué. Il est comme ces vieux domestiques désabusés qui vous débattent à propos des ordres les plus saugrenus et sans même s'en rendre compte des « très bien Madame », « comme Madame voudra », « avec la permission de Madame » comme ils diraient « bonjour » ou « au revoir ».

Voilà. C'est parfait. Satisfaite d'elle-même et de la compréhension qu'elle vient de rencontrer, elle s'en va confiante. Elle croit son succès assuré et ne songera pas une minute que ce premier verdict était fondé sur un abus de pouvoir. De là à traiter de malappris, d'esprit chagrin et jaloux, le malotru qui osera faire à la vérité une plus juste place... D'ailleurs qui s'en avisera ? Les hommes se laissent volontiers illusionner pourvu que ce soit par des mirages plus beaux que nature.

Il est des femmes, comme certaines fleurs : elles sont si belles qu'on a envie de les toucher pour voir si elles sont vraies.

4 mars 1974.

Rire d'autrui paraît d'abord une échappatoire, un divertissement au sens pascalien du mot. Mais, on finit par s'en aviser, ce qui nous amuse si fort chez l'autre est en nous aussi et c'est toujours de soi finalement que l'on rit. Comme nous n'avons pas assez de simplicité et d'équilibre pour nous égayer de nos propres travers, nous le faisons par personnes interposées. L'autre nous tend un miroir. Nous éclatons de rire avant de nous reconnaître. Tout l'art de la comédie consiste à apprendre au spectateur, en l'amusant, que ce pantin dont il se gausse, c'est lui.

La vie est une comédie que les hommes se jouent ainsi mutuellement sans parvenir toujours à s'amuser, à se distraire de ce moi auquel ils sont enchaînés et qui entre un peu dans la composition de tous les personnages de la pièce. Ne rions pas d'autrui sans retenue car c'est nous finalement que nos éclats atteignent et blessent.

Rabelais l'entendait ainsi. Sur son lit de mort il prend congé en une formule d'un réalisme abrupt : « Tirez le rideau, la farce est jouée ».

6 mars 1974.

Je paie aujourd'hui à Etroubles, dans le val d'Aosta, un café et un ballon cent cinquante lires, c'est-à-dire soixante-trois centimes : quarante-deux centimes le café et vingt et un centimes le décilitre de vin. A Bourg-Saint-Pierre, à quinze minutes d'Etroubles, mais en Suisse, la même consommation coûte trois francs. Notre décilitre de vin coûte huit fois plus cher que celui de nos voisins. Or, des deux côtés des

Alpes, ce sont toujours des hommes qui travaillent la terre. Je vois des enfants qu'il faut loger, nourrir, habiller, instruire et je comprends les grèves et la pagaille. J'achète du vin à Aosta pour un franc dix le litre. Un artisan spécialisé me demande dix-huit francs pour deux heures trente de travail avec utilisation de machines. J'ai mauvaise conscience. Je me fais l'effet d'un nanti qui donne à des esclaves de quoi ne pas mourir de faim.

On en est encore là, en Europe, et l'on espère maîtriser bientôt des problèmes aussi complexes que la faim dans le monde et la surpopulation.

A force de céder au vertige de la vitesse pour emboîter le pas à l'accélération de l'histoire, notre civilisation est en avance sur une certaine réalité, qui prolonge le XIX^e siècle. La prospective prépare l'an deux mille, laissant derrière elle, sans solution, des problèmes importants. L'avenir de l'agriculture dans l'explosion économique actuelle est une de ces difficultés-scories nos résolues et toujours plus ardues.

Faut-il souhaiter ce nivellement qui instituera en Europe des conditions de vie standardisées ? Non. Y croire d'ailleurs est utopique. C'est encore un de ces faux problèmes qui mobilisent beaucoup d'énergie pour peu d'effet. L'égalité n'existe pas dans les faits. On en parle beaucoup pour donner le change mais il n'y a que les idéalistes qui se laissent prendre. En tout cas les politiques d'avant-garde qui s'en font un tremplin, savent de quoi il retourne.

Quand les produits de notre agriculture seront sur le marché aux mêmes prix que ceux de nos voisins, la prise en charge par les pouvoirs publics s'efforcera à coups de subventions, donc d'impôts nouveaux, de maintenir artificiellement les marges d'aujourd'hui. Nous serons un peu comme le millionnaire qui, pour faire peuple, abandonne un temps son résidentiel et sa Rolls en faveur du camping et du vélo.

26 novembre 1975.

Les livres que nous lisons et que nous admirons. Ou bien nous avons envie de ressembler aux héros et nous nous sentons meilleurs au bout de notre lecture, ou bien ils restent extérieurs à nous, se contentant de nous divertir, donc de nous faire oublier notre condition. Cette deuxième

manière de lire n'est pas la mienne. C'est celle que je déplore chez les adolescents que n'importe quelle bande dessinée transporte dans un monde faux où rien de ce qui arrive ne les concerne ni ne les atteint. C'est peut-être la raison pour laquelle ces histoires ont tant de succès. Elles font l'office de porte de sortie. Elles les éloignent d'eux-mêmes. Lire, au contraire, c'est se retrouver, se reconnaître, descendre en soi assez profondément pour entrer en communication avec le moi vrai réduit au silence, dans le quotidien, par la comédie du pantin social.

27 novembre 1975.

L'homme s'empoisonne lui-même. C'est la trouvaille de la science. Elle nous oblige à avaler, avec la nourriture, des doses de poison savamment calculées pour ne pas tuer de mort violente. Engrais, produits de conservation, colorants, toute une chimie s'ajoute désormais à tout ce que nous consommons. L'organisme s'arrange comme il peut, c'est-à-dire que le plus souvent il se dérange irrémédiablement. Il semble qu'une vaste conspiration du silence entoure ce crime contre l'humanité. Sans doute trop d'intérêts sont-ils en jeu. Et puis s'attaquer à ce problème ne paraîtrait pas sérieux, ou pas populaire de la part d'un politique, d'un gouvernement. Alors on continue de laisser les gens s'empoisonner et on perfectionne les moyens de lutte contre les maladies, contre le cancer surtout, directement en cause ici.

Notre civilisation apparaîtra aux yeux des générations futures comme la plus ingénieuse, peut-être, mais sûrement aussi comme la plus sotte. Une vaste machine dont le fonctionnement ne peut plus être maîtrisé et qui produit, tout à trac, le meilleur et le pire.

Jacques Darbellay